

Yvon Rivard
Circuler librement à travers les âmes

Jean-Paul Beaumier

Numéro 63, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21221ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Beaumier, J.-P. (1996). Yvon Rivard : circuler librement à travers les âmes. *Nuit blanche*, (63), 65-67.



Yvon Rivard

Circuler librement

à travers les âmes

Depuis *Mort et naissance de Christophe Ulric*, Yvon Rivard poursuit une œuvre des plus singulières qui entraîne le lecteur autant dans les méandres de l'imaginaire que dans la tourmente de l'âme humaine. Si son écriture s'est beaucoup épurée depuis ce premier roman, l'apaisement demeure toutefois à venir au sein même de la trame narrative. En résulte une tension dramatique qui nous entraîne cette fois au cœur de la conscience des personnages, creuset de l'incontournable diktat de la condition humaine : la finalité de toute existence.

Entretien réalisé par
Jean-Paul Beaumier

En exergue de son dernier roman, ce mot de Peter Handke, qu'affectionne et admire tout à la fois Yvon Rivard, allait lancer et teinter notre entretien : « La question pour tout narrateur devrait toujours être : comment sauver mon héros. » La lecture de son dernier roman, *Le milieu du jour*, m'avait laissé songeur à ce sujet. L'auteur avait-il, quant à lui, le sentiment d'avoir sauvé son narrateur, cet homme arrivé au mitan de sa vie, à égale distance de sa naissance et de sa mort, comme il l'est des deux femmes qu'il aime mais avec lesquelles il n'arrive ni à vivre ni à rompre ? Étrangement, le narrateur ne sera jamais nommé dans le roman, mais qui a lu *Les silences du corbeau* reconnaîtra le personnage d'Alexandre, un écrivain égaré dans un ashram improvisé de Pondichéry au milieu de marginaux partis à la recherche d'une vérité tout autant que d'eux-mêmes. *Le milieu du jour* se déroule une dizaine d'années plus tard et, entre Pondichéry et Montréal, bien des choses ont changé. L'identité, la vie d'Alexandre se sont échiffées au point où le romancier n'arrivait pas à nommer le personnage. Alors que dans *Les silences du corbeau* la problématique amoureuse était pour ainsi dire reléguée au second plan, *Le milieu du jour* ramène les per-

sonnages de Françoise et de Clara au premier plan, ces deux femmes qu'il ne retrouve jamais que partiellement, l'une et l'autre lui rappelant en alternance leur présence, leur absence. Et son incapacité, circonscrite de façon quasi impitoyable par moments, à s'inscrire dans la continuité, dans cette course qui va de l'aube au crépuscule et qui dessine la trame de toute vie.



Yvon Rivard

Le salut du personnage

« Ai-je pris soin de mon narrateur ? », reprendra Yvon Rivard en écho à ma question, à sa propre interrogation, comme s'il replongeait au cœur même de la tourmente qui donne corps et âme à son roman. « Je me suis posé la question en relisant le livre : le narrateur a-t-il sauvé son héros ? Ce n'est pas évident, mais je sais qu'il l'a sauvé parce qu'il va y avoir un autre livre, beaucoup plus court celui-là, qui, sans reprendre toute la problématique amoureuse, va permettre au personnage d'atteindre un certain apaisement. C'est peut-être le reproche que je

ferais à ce livre-ci. La relation que j'ai établie avec le narrateur, ou celle qu'il établit lui-même avec le personnage, est peut-être trop dure. La dureté du narrateur envers lui-même révèle peut-être une sorte de complaisance à rebours. Cette attitude intransigeante à son propre égard, non seulement est-ce dangereux, mais cela mène directement au suicide. Le salut n'est certes pas de ce côté-là. »

Le personnage n'a toutefois pas de véritables idées suicidaires. Il est hanté par le suicide de Nicolas, un ami écrivain qui a laissé derrière lui une œuvre inachevée et qui l'exhortait, lui, à écrire. S'ensuit une étroite filiation, qui va de Nicolas à Hölderlin, à Empédocle, ce philosophe grec qui se donna la mort en se jetant dans l'Etna, qui l'habite et façonne sa vision du monde. Bien qu'elle pèse sur sa vie, cette filiation le protège en quelque sorte, elle l'empêchera toujours de commettre l'irréparable puisqu'il croit sincèrement qu'une personne qui se suicide ne peut être que quelqu'un d'accompli. Le personnage d'Alexandre appartient au matin, à ces heures du jour qui voient le soleil amorcer son ascension. Écrivain du matin, chaque aube ramène pour lui la promesse de l'éternité, de l'immortalité. « Au fond, il est un être d'espoir continu et lorsqu'il cite cette phrase de Thoreau : 'Peu importe ce que disent les horloges ou les attitudes ou les travaux des hommes. Le matin, c'est quand je suis éveillé et qu'en moi il est une aube', il marque son appartenance au jour, à la vie. Malgré tout ce que vit le personnage, constamment se lèvent en lui des aubes, que ce soit l'émerveillement rattaché à ce qu'il voit ou ce qu'il lit. En ce sens, c'est tout à fait juste, il ne peut pas être suicidaire. Mais j'ai longtemps pensé que l'on pouvait se suicider sans le vouloir, par distraction. Comme si, pour vivre, il fallait une attention vigilante et s'il advenait que cette vigilance soit momentanément interrompue, on puisse se tuer par erreur, par défaut. »

Piéger le temps

Tout le personnage d'Alexandre tient dans ce dilemme : être vigilant ou mourir. La structure romanesque sous-tend ce dilemme sous des apparences anodines, sous le couvert anecdotique de la vie du personnage aux prises avec ses aspirations et l'incontournable mouvement d'aller-retour propre à la géométrie du triangle amoureux qui survit ici aux arêtes du quotidien.

Le milieu du jour s'ouvre d'ailleurs sur la mort du père qui agit en quelque sorte comme un puissant révélateur et fait prendre conscience au personnage de sa propre finalité. « Tout le livre sous-tend

cette idée, raconte le récit de quelqu'un qui, pour la première fois de sa vie, prend véritablement conscience du temps, de la finalité de sa propre existence. C'est un romantique qui se croyait jusque-là immortel, qui ne comprend pas la mort, ne la conçoit pas. La mort du père le plonge dans le temps. »

L'œuvre romanesque d'Yvon Rivard se précise d'ailleurs de plus en plus autour de cette thématique : le temps comme seule véritable préoccupation. L'admiration qu'il porte à des écrivains tels Peter Handke et Virginia Woolf s'explique en partie par cette aspiration qui l'habite de plus en plus : piéger le temps. Dans le cadre d'un cours qu'il donne sur l'adaptation de romans au cinéma, ses réflexions l'ont amené à s'interroger sur l'essence même du cinéma, sur ce qu'est foncièrement le roman. La réponse rejoint la préoccupation qui nourrit maintenant son imaginaire : le temps. « Le cinéma, lorsqu'il est réussi, lorsqu'il n'est pas un calque du théâtre, filme le temps. Antonioni, les frères Taviani, Tarkovski ne filment que le temps. Ils piègent le temps pendant une seconde. Les premières images de *Solaris* nous montrent de grandes herbes dans l'eau, une rivière, et c'est comme une phrase de Virginia Woolf dans *Vagues*. Que raconte-t-elle ? Le temps. »

Cette découverte de la finalité, cette prise de conscience du personnage de la mort se traduit également par la récurrence de l'image de la crucifixion dans *Le milieu du jour*. Parce qu'il n'avait jamais pris conscience de sa propre finalité, rien n'avait jusque-là de prise sur le personnage. Sans l'écriture qui le cloue à sa table de travail, sans Françoise et Clara qui, chacune à sa façon, le clouent au réel, le personnage flotterait au-dessus de toute chose, sa vie y comprise. « Le seul crime que l'homme pouvait commettre, confessa le narrateur dans le roman, c'était de ne pas accepter d'être né, et ce crime je l'avais commis aussi bien dans mes livres que dans ma vie, je continuais de le commettre chaque fois que je repoussais telle ou telle épreuve qui m'apprendrait enfin à mourir. »

Cette image de la crucifixion, qui traverse le roman, illustre bien la hantise du temps, celle du romancier qui cherche à fixer les choses qui passent, pour reprendre l'expression de Virginia Woolf. « Cela correspond sans doute à un refus d'accepter la fuite du temps. Et ce qui manque à mon écriture, ce qui manque à mon œuvre, c'est la fixité des choses. Telle que je la conçois, cela définit pour moi toute l'entreprise romanesque aussi bien que cinématographique, que très peu pratiquent évidemment. Piéger le temps, voilà à quoi j'aspire. »

Hantise également du personnage qu'angoisse justement le milieu du jour. « Oui, parce que la fixité l'empêche de voir les choses qui passent. Il éprouve ce manque constamment, avec les femmes notamment. Le monde dans lequel il vit est un monde polarisé : Clara incarne le matin perpétuel, l'enfance, tandis qu'il rattache Françoise à l'océan, à la gravité, qui symbolise aussi la mère. Le matin, c'est l'enfance, la joie des commencements. L'après-midi, c'est la fixité. Plus rien ne bouge ; la lumière est fixe et tranchante comme un glaive. Une fois le crépuscule revenu, sa propre poitrine s'élargit à nouveau de paysages. Constamment il cherche à capter les contraires. »

Yvon Rivard
LE MILIEU DU JOUR
Boréal, Montréal, 1995, 327 p. ; 24,95 \$

Passer du *Bout cassé de tous les chemins* (un essai) à ce *Milieu du jour* (un roman) a été en quelque sorte pour moi poursuivre une réflexion avec l'auteur. Alors que l'essai montre ses couleurs et nous convie à un repas que l'on prévoit austère, le roman crée des attentes bien différentes. Si aborder le premier prépare déjà à un parcours d'idées abstraites, ouvrir le second, qui est pourtant aussi une recherche d'explications du monde, se fait dans un esprit plus ludique. Entrer en fiction, c'est se perdre un peu, s'identifier parfois à l'un des protagonistes d'une réalité inventée qui y représentent les humains que nous sommes ou que nous connaissons.

J'avoue ne pas m'être identifiée au (seul) personnage de ce *Milieu du jour* et, comme j'y faisais allusion, m'être laissé gagner à suivre la pensée de l'auteur, cette façon abstraite qu'il a d'analyser finement les détours de l'âme, les voltefaces du cœur, la légèreté des convictions. Il faut dire que son personnage, cet écrivain velléitaire en tout, ce qui en fait un être maladroit, inadapté, inconsistant aussi, ne s'emploie à vrai dire qu'à cela ou presque : s'interroger.

J'ai donc goûté le propos, mais je n'ai commencé à aimer le roman que plus tard dans ma lecture. La vie heurtée, difficile, insaisissable du narrateur a fini par me rejoindre en cours de route. Peut-être parce que les (presque) figurantes du roman prennent de l'épaisseur au fur et à mesure que l'intrigue se noue et se dénoue et que, par un jeu de miroirs, elles en donnent au personnage, qui semble ainsi moins réduit à son narcissisme.

Blanche Beaulieu

La tentation du double

De là sans doute la tentation du double, autre thématique récurrente sinon omniprésente dans l'œuvre d'Yvon Rivard. Dans *Le milieu du jour*, le narrateur se révèle en quelque sorte le double de Nicolas, lui-même étant le double de Hölderlin et d'Empédocle. Pour les romantiques, chez Nerval entre autres, l'apparition du double annonce la mort. « Au fond le double, comme je le comprends, c'est l'incapacité de s'accepter avec ses contradictions et de parvenir à les résoudre. En les reportant sur quelqu'un d'autre, sur le double, tu as non seulement l'impression de t'en débarrasser, mais de parvenir à faire le lien entre les vérités contradictoires. Je ne saurais dire d'où cela me vient, mais je sais qu'il me faut comprendre cette problématique, m'en éloigner ou la dépasser. Et ce travail doit d'abord se faire dans la forme avant de s'inscrire dans la réalité. La structure de ce roman ne relève d'ailleurs plus du double comme ce pouvait être le cas dans *L'ombre et le double* et même dans *Mort et naissance de Christophe Ulric*. »

Épuration de la forme

Déjà avec *Les silences du corbeau*, mais de façon plus marquée avec *Le milieu du jour*, l'écriture d'Yvon Rivard s'est épurée. La structure romanesque s'est simplifiée, mais à l'apaisement apparent de la forme s'oppose la tourmente dans laquelle est plongée le narrateur et qui fait dire à Yvon Rivard qu'il a écrit le roman de la clochardisation. « Le narrateur devient une sorte de clochard au royaume du cœur. Il n'a plus aucune certitude. Il s'interroge même sur cette aptitude à créer en quelque sorte de la beauté avec la clochardisation de sa propre existence. Au fond, s'il y a une vérité dans une œuvre, elle réside probablement dans le fait que l'écriture, la limpidité, la transparence et même l'apaisement dans la phrase devançant, prolongent la matière romanesque elle-même. Le travail d'épuration, le travail de transparence sur la langue donnent finalement une direction à l'entreprise romanesque. On en revient toujours à la vieille distinction d'autrefois : le fond est toujours en retard sur la forme. »

Yvon Rivard songe déjà au prochain roman. Un roman dans lequel il cherchera justement à fusionner l'apaisement de la forme et du fond, à capter la fixité des choses ou, comme le dit lui-même le personnage d'Alexandre à qui incombera peut-être à nouveau la voie narrative : « Si je pouvais écrire un autre livre, c'est

« J'ADMIRE ET J'ENVIE LES ÊTRES QU'ON DIT ENTIERS. Ceux qui se donnent une fois pour toutes à une image ou à une idée d'eux-mêmes et du monde ; ceux qui ont choisi, consciemment ou non, une voie dont rien ne saurait les détourner. Leur vie est d'une cohérence presque parfaite, leurs œuvres ne font entendre qu'une seule voix. D'où leur force et l'exemplarité de leur sagesse ou de leur folie. Et quand se fait l'appel des ténèbres, en fin d'après-midi ou au seuil de la mort, ils n'hésitent pas à répondre présent : j'ai fait des livres ou des affaires, je pense ou je suis, je crois en Dieu ou à Satan, je suis apollinien ou dionysiaque, paysan ou poète, etc. Comme ça, il n'y a pas d'erreur possible. Chacun loge à son enseigne, la nuit peut tomber, et tant pis pour tous les pauvres bougres qui errent encore sur les routes, tels des fantômes qu'aucune vérité n'a réclamés. »

Le bout cassé de tous les chemins, Boréal, 1995, p. 49.

cela que je montrerais, quelqu'un qui peu à peu oublie sa propre histoire en regardant le ciel, la mer, un caillou, un visage. »

« Je n'écrirai pas autre chose que cela, d'enchaîner Yvon Rivard. Si je ne peux pas écrire cela, je n'écrirai plus. Parce que le roman de l'imaginaire, je l'ai fait ; inventer des histoires à la première ou à la troisième personne, je l'ai fait ; inventer des histoires qui soient une fuite dans un imaginaire qui ne soit pas alourdi par l'inconscient, comme c'était le cas dans mes premiers livres, je l'ai aussi fait. Depuis *Les silences du corbeau*, c'est comme si j'assumais totalement cette volonté de tendre vers la vérité de la réalité, qui n'est pas nécessairement anecdotique. Et quand j'y serai parvenu, je serai devenu un romancier professionnel, quelqu'un qui peut, ou qui pourrait, raconter ton histoire. Comme le dit Virginia Woolf, je pourrai circuler librement à travers d'autres âmes. »

À ce jour Yvon Rivard a publié quatre romans, deux essais ainsi que des poèmes accompagnant des images de Lucie Lambert. Chronologiquement, il s'agit de : *Mort et naissance de Christophe Ulric*, roman, La Presse, Montréal, 1976 ; *Frayère*, poèmes, Saint-Boniface, Atelier Lucie Lambert, 1976 ; *L'imaginaire et le quotidien*, essai sur les romans de Georges Bernanos, Lettres modernes, Paris, 1978 ; *L'ombre et le double*, roman, Stanké, Montréal, 1979 ; *Les silences du corbeau*, roman, Boréal, Montréal, 1986 (Prix du Gouverneur général 1986) ; *Le bout cassé de tous les chemins*, essai, Boréal, Montréal, 1993 (Prix Gabrielle-Roy 1993) ; *Le milieu du jour*, roman, Boréal, Montréal, 1995.